

Document Citation

Title	La ronde de l'aube
Author(s)	Jean Wagner
Source	<i>Casterman (Firm)</i>
Date	1971
Type	article
Language	English
Pagination	
No. of Pages	4
Subjects	Sirk, Douglas (1897-1987), Hamburg, Germany
Film Subjects	Tarnished angels, Sirk, Douglas, 1957

La Ronde de l'aube

The Tarnished Angels, de Douglas Sirk

A Munich vit, aujourd'hui, bien oublié, un metteur en scène de cinéma du nom de Douglas Sirk. Depuis 1959, il n'a pas touché une caméra. Étrangement, sa carrière s'est achevée au moment où il venait de réaliser ses quatre plus beaux films : *Écrit sur du vent*, *La Ronde de l'aube*, *Le Temps d'aimer et de mourir*, *Mirage de la vie*. Ces quatre films suffisent à faire de lui un très grand metteur en scène. Cette affirmation n'est pas évidente pour tout le monde. On parle de Sirk comme d'un honnête artisan, homme à tout faire de l'*Universal* après avoir été, sous le nom de Detlev Sierk, celui de l'*UFA*. Nous sommes quelques-uns qui pensons que Sirk est plus que ça (et pas seulement dans ses derniers films), un véritable auteur, ayant une prédilection pour certains sujets, infléchissant les autres toujours dans le même sens et les transposant toujours avec la même écriture. Ses quatre derniers films sont en ce sens exemplaires et particulièrement *La Ronde de l'aube*, le plus beau peut-être, d'après *Pylone* de William Faulkner.

Si le titre français pour une fois n'est ni laid ni vulgaire, il ne rend pourtant pas compte du film comme c'était le cas du titre américain : *The Tarnished Angels*. Les anges déçus. Avant de pénétrer dans la salle, nous étions au cœur du sujet. Nous savions que l'aventure de Schuman sur son vieux zinc allait être une tragédie. Un cinéaste français voulant filmer une histoire parallèle l'intitula : *Les Héros sont fatigués*. Les titres seuls suffisent à marquer les différences.

Au départ, comme souvent sinon toujours chez Sirk, une situation de mélo : un ménage à trois, un enfant naturel, un journaliste raté. Le sujet impossible à illustrer littéralement. Mais tout au long de sa carrière, Sirk n'a eu que des sujets impossibles et il a passé sa vie à montrer qu'ils n'existaient pas (et il n'est pas le seul : tous les grands artistes, Faulkner en tête, l'ont montré).

On aimerait parler de *La Ronde de l'aube* en termes d'émotion, donc à la première personne. J'aimerais faire voir que ce film est d'abord le film du vieillissement, de l'usure du temps sur les êtres les plus beaux et les plus jeunes. Que Sirk ait pris des exemples extrêmes ne diminue en rien sa ballade nostalgique puisqu'il a opté pour une écriture dont la violence égale celle de ses héros et qu'il les a sublimés.

Il y a Schumann au premier chef : ancien héros de la Première guerre mondiale. Aujourd'hui, on ne se rend plus très bien compte de ce que représentèrent pour le public les aviateurs de la guerre 1914-1918. L'avion venait à peine de naître. Celui qui osait s'installer dans ces cages volantes était considéré comme un dangereux dément. Et ces hommes avaient, en plus, osé affronter le feu de l'ennemi. Vingt ans plus tard, à l'école primaire, on me parlait encore de Guynemer comme d'un demi-dieu. « Tous les pilotes sont morts », écrivait Faulkner. Oui, tous, même ceux qui en sont revenus. Et Schumann est de ceux-là. Son adolescence, il l'a brûlée au feu du danger, puis au prestige du héros. Et sa glorieuse légende se termine dans une course au cachet, de foire en foire, à la recherche du triomphe perdu. La mort, il la risque presque autant qu'au front mais elle est ici crasseuse, dérisoire. Parce qu'il sait ce qu'est la véritable grandeur, il est, dans la vie quotidienne, odieux. Son regard fixe (et Robert Stack qu'on a tué sous « Les Incorruptibles » restera toujours l'acteur de *La Ronde de l'aube*, de *Écrit sur du vent*, de *Wichita* et même de *To be or not to be*) est tourné vers l'intérieur. Tout ce qu'il voit autour de lui est le négatif de ce qu'il a vécu. Il cherche la mort comme une bête de proie. Il détruit tout ce qu'il touche parce qu'il a passé la ligne. Il est de l'autre côté, du côté de la mort. C'est pourquoi l'amour lui est une dérision : l'amour, tout le monde l'a

dit, c'est une petite mort. Mais, en définitive, cette petite mort donne la vie. Et la vie, en l'occurrence, c'est le personnage le plus important du film : cet enfant, dans son silence, spectateur plus cruel qu'un arbitre et qui, en définitive, aimera ce père inconnu parce que jusqu'au bout il sera resté fidèle à lui-même, enfermé dans ses normes, dans son mythe. C'est Roger Schumann, l'ancien de l'escadrille *La Fayette*, qui est mort. Et Roger Schumann fini, c'est encore mieux que M. Toutlemonde. J'aime l'homme qui n'avoue son amour qu'à l'heure de sa mort : une seconde d'un tel amour vaut une vie entière de concessions.

Et c'est du même métal qu'est forgée Laverne qui subit toutes les avanies physiques et morales. Sirk l'a choisie belle. Belle comme le sont peu de femmes. (Elle s'appelait Dorothy Malone. Elle était plus belle que belle et avait tous les talents : *Écrit sur du vent*, *La Ronde de l'aube* et dix autres films l'ont prouvé. Elle n'a pourtant fait qu'une petite carrière — comme Rhonda Fleming, Arlene Dahl, Inger Stevens, Suzan Khoner et tant d'autres. Pourquoi? Le public est parfois sans talent...) Et il fallait une belle femme pour être à la hauteur de Schumann. A la hauteur de sa volonté, de son rêve perdu. *La Ronde de l'aube*, c'est aussi cela, une histoire d'amour incroyable, l'histoire d'un amour fou d'une femme pour un homme. Leur communion ne se fait que devant la mort, lorsqu'elle se jette en parachute et que lui fait ses acrobaties, dont la moindre est déjà un défi. Cette femme humiliée, ignorée, anéantie est aussi sans pudeur. Elle ne craint pas d'avouer sa servitude, de s'en glorifier et de la hurler à qui veut l'entendre.

Celui qui l'entend le mieux, c'est Burke (incarné par Rock Hudson, acteur fétiche de Sirk, ce trop beau jeune premier qu'on n'aurait jamais cru capable de transporter dans sa jolie petite gueule tout le désespoir du monde), le journaliste blasé qui traîne sa lassitude. C'est vraisemblablement un des portraits les plus vrais du journaliste dit « d'informations générales » que l'on puisse voir sur un écran. Malgré son indifférence chronique, son métier lui colle au corps et le pousse vers le couple. Schumann le fascine

et il aime Laverne bien qu'il sache qu'ayant tout raté, il ratera aussi cela. Cette silhouette massive et nonchalante de raté brave type qui sent l'alcool, la sueur et l'encre d'imprimerie donne à tout le film une couleur obsédante. Il est de la même race que Laverne et Schumann et que Jiggs, l'ami définitif : ce sont des nomades, êtres sans racines et qui ne peuvent en trouver, êtres asociaux, tournés sur eux-mêmes et qui ne sauront jamais à quoi user cette vie qu'ils n'ont pas souhaitée.

Celui qui l'a le moins souhaitée, c'est l'enfant, présence tenace au cœur de ces jeux d'adultes qu'il comprend sans comprendre. C'est peut-être son destin qu'il voit dans ce manège épuisant qui se déroule devant lui. La scène admirable à la fin du film est symbolique : l'enfant sur son avion de carnaval voit l'appareil de son père s'écraser au loin tandis que son manège continue à tourner inlassablement comme tournera, absurde, le manège de sa vie.

Avec cette histoire sans pudeur, Sirk ne joue pas la pudeur. Il va jusqu'au bout de ses effets, allant jusqu'à la limite et la dépassant souvent, concentrant chaque scène dans une violence à la fois extérieure et intérieure. Le scope noir et blanc ajoute à l'atmosphère de ce film dont chaque scène est un modèle de précision dans la direction d'acteurs. Que de ce drame violent puisse se dégager une nostalgie triste et sans violence n'est pas le moindre paradoxe de *La Ronde de l'aube*. Sirk se retrouvait là dans son univers, un univers un peu pourri, un univers de décadence, c'est celui des Indiens qui ont perdu leur fierté (*Taza*), celui des nazis juste avant la débâcle (*Le Temps d'aimer*), des milliardaires texans perdus dans leurs dollars (*Écrit sur du vent*), d'Attila (*Le Signe du païen*).

On ne sera pas étonné d'apprendre que *La Ronde de l'aube* était de tous les films adaptés de ses livres celui que Faulkner préférait. Sirk avait réussi une histoire bien dans la manière faulknérienne, une histoire « de bruit et de fureur », bien sûr, mais racontée par un enfant.

Jean WAGNER

Question : « *The Tarnished Angels est fait tout entier à partir de ce thème de l'absurdité du monde...* »

Douglas SIRK : « *Oui, c'est vrai. Mais ce qui est important, c'est qu'avec ce film j'ai eu la liberté la plus complète qu'on puisse souhaiter. J'ai lu l'histoire pour la première fois en 1936 et elle me plut tout de suite beaucoup. J'étais très fasciné — en tant que cinéaste — par ces 'bobémiens de l'air'. C'était une des histoires les moins connues de Faulkner et elle intéressait très peu les gens de cinéma qui préféraient de beaucoup ses œuvres mélodramatiques plus connues comme Sanctuaire. Je crois que l'adaptation que nous avons faite était assez bonne. Il y avait une tristesse assez extraordinaire dans cette histoire et dans le personnage de Stack. Je connais beaucoup de personnes qui sont comme lui, toujours à l'affût de la vie, et qui croient qu'elle leur échappe.* »

Douglas SIRK,
(in *Cahiers du cinéma*, n° 189, avril 1967).

Opinions :

« Sirk n'atteint pas si haut (que dans *Écrit sur du vent*) avec une adaptation par ailleurs souvent attachante, *Pylone*, où la tension faulknerienne s'exprime en belles images soutenues par un lyrisme interne. »

Henri AGEL (in *Romance américaine*, Paris, éd. du Cerf, 1963).

« Fatalité-Providence, on retrouve le vieux couple des tragédies et des mélodrames, double face d'un même absurde, ironique équilibre, qui sert de moteur à tous les films de Sirk, les forçant d'aller à la fois dans le sens de la plus grande honte et de la plus grande pitié, dénonçant les excès de la convention par ceux de l'exception. »

Jean-Louis COMOLLI (*Les Cahiers du cinéma*).

« Faulkner n'est pas Hemingway. Nulle chance de découvrir chez lui ce message banal et vieillot qui fait certains goûter *L'Adieu aux armes*. Et c'est justement à cause de son absence d'intentions, contrainte il est vrai par la matière sibylline de l'original, grâce à la standardisation hollywoodienne, que le film de Sirk se trouve finalement être la plus fidèle adaptation d'un roman de Faulkner. »

Luc MOULLET (*Les Cahiers du cinéma*).

« Reste la mise en scène. Et là (bien que le film soit en noir et blanc), Douglas Sirk est roi. Pour quelques séquences sobres et néanmoins éblouissantes (celles, notamment, où paraît l'enfant, et aussi le baiser nocturne interrompu de Laverne et de Devlin), il faut voir *La Ronde de l'aube*. C'est une œuvre manquée qui en vaut pas mal de réussies. Une œuvre bicéphale mais dont la respiration interne est bien celle d'un seul cœur. Une œuvre enfin qui doit nous inciter, non pas à relire Faulkner (ce serait une épreuve inutile) mais à revoir *Interlude* et *Écrit sur du vent*. »

Claude BEYLIE (*Éducation et Cinéma*).

Douglas Sirk

Né le 26 avril 1900 à Skagen, à l'extrémité nord du Jutland (Danemark). Portait le nom de Detlev Sierk. Études à Hambourg, Copenhague et Munich. Acteur, metteur en scène de théâtre. Commence à travailler pour l'UFA avant de réaliser ses premiers films en 1935. De sa carrière allemande, deux films se détachent : *La Habanera* (1937) et *Paramatta, baigne de femmes* (1937). En 1943, gagne les États-Unis et prend le nom de Douglas Sirk. Réalise de nombreux films dont *L'Aveu*, *L'Homme aux lunettes d'écaille*, *Tempête sur la colline*, *Taza fils de Cochise*, *Le Signe du païen*, *Capitaine Mystère*, etc. Entre 1937 et 1943, aurait réalisé des films en Hollande, en Suède et même au Japon, mais les plus sérieux des filmographes n'ont pu retrouver leurs traces. Il n'est pas mort en 1962, comme on l'avait parfois publié.

Bibliographie

- BRION (Patrick) et RABOURDIN (Dominique), *Biofilmographie de Douglas Sirk*, in *Cahiers du cinéma*, n° 189, Paris, avril 1967.
COMOLLI (Jean-Louis), *L'Aveugle et le Miroir ou l'impossible cinéma de Douglas Sirk*, in *Cahiers du cinéma*, n° 189, Paris, avril 1967.
DANET (Serge) et NOAMES (Jean-Louis), *Entretiens avec Douglas Sirk*, in *Cahiers du cinéma*, n° 189, Paris, avril 1967.
MOULLET (Luc), *Re-création par la récréation*, in *Cahiers du cinéma*, n° 87, Paris, septembre 1958.

Synopsis

1932 à La Nouvelle-Orléans. A l'époque du mardi-gras se déroulent des compétitions aériennes dont une des grandes vedettes est un héros de la Première Guerre mondiale (de l'escadrille *La Fayette*), Roger Schumann. Roger a autour de lui sa femme, Laverne, qui fait des sauts à retardement en parachute, leur jeune fils Jack et le fidèle mécano, Jiggs. Le quatuor mène une véritable vie de bohémiens. Chargé d'un reportage sur le meeting, un journaliste, Burke, s'éprend de Laverne et provoque ses confidences. Elle a tout quitté pour Roger qui se montre toujours indifférent, parfois odieux. Lors d'une course, Roger capote et son avion flambe. Pour avoir un autre appareil, il n'hésite pas à envoyer Laverne demander à Matt Ord de lui prêter le sien. Matt désire Laverne et personne ne se fait d'illusion sur le paiement en nature qu'il exigera. Révolté, Burke se rend chez Matt à la place de Laverne et habilement obtient son accord. Avant de décoller, Roger demande pardon à Laverne et lui dit, pour la première fois, son amour. Après la course, il abandonnera cette existence lamentable et, avec elle et Jack, ils vivront comme des êtres humains. Il se tue. C'est Burke qui empêchera Laverne, désespérée, de faire des bêtises.

FICHE TECHNIQUE

La Ronde de l'aube *The Tarnished Angels*

(1957)

Réalisateur : Douglas Sirk.
Producteur : Albert Zugsmith.
Scénario : George Zuckerman d'après le roman de William Faulkner : *Pylone*.
Photographie : Irving Glassberg.
Décors : Alexander Golitzen, Alfred Sweeney, Russell A. Gausman, Oliver Emert.
Musique : Frank Skinner, Joseph Gershenson.
Montage : Russell F. Schoengarth.
Assistant : David Silver.
Costumes : Bill Thomas.
Effets spéciaux : Clifford Stine.
Distribution : *Universal International*.
Durée : 91 min.

Interprétation :

Rock Hudson	<i>Burke Devlin</i>
Robert Stack	<i>Roger Schumann</i>
Dorothy Malone	<i>Laverne Schumann</i>
Jack Carson	<i>Jiggs</i>
Robert Middleton	<i>Matt Ord</i>
Alan Reed	<i>Colonel Fineman</i>
Alexander Lockwood	<i>Sam Hagood</i>
Chris Olsen	<i>Jack Schumann</i>
Robert J. Wilke	<i>Hank</i>
Troy Donahue	<i>Frank Burnham</i>
William Schallert	<i>Ted Barker</i>
Betty Utey	<i>Danseuse</i>
Phil Harvey	<i>Telegraph Editor</i>

N.B. *La Ronde de l'aube* porte parfois le titre du roman de William Faulkner, *Pylone*.

© CASTERMAN 1971

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays